

# 41 : DERNIERE AVENTURE AUSTRALIENNE



*Soucoupe trouvée dans les entrailles d'un  
navire japonais coulé à Rabaul  
(Nouvelle Guinée)*

Le groupe Schneider, après nos quatre ans d'Australie, souhaita notre retour. Je le regrettais de toute mon âme. J'aurais voulu quitter ce continent encore partiellement vierge, où soufflait l'aventure et la liberté, où voletaient des oiseaux multicolores, où sautaient les kangourous, où s'épanouissaient les coraux, et où les eucalyptus embaumaient; j'appréciais aussi d'être mon maître loin des bureaux parisiens (je ne savais pas encore que je n'y moisirais guère car bientôt nous allions repartir pour l'Argentine).

Aussi je m'organisai pour profiter une dernière fois de ce pays que j'aimais tant. J'avais accumulé des vacances à prendre, et comme je ne me considérais nulle part indispensable, je comptais ne pas précipiter mon retour (profitant de la générosité de ma femme qui allait rentrer seule en France, avec ses enfants et sa mère malade, venue nous visiter).

Je crois que j'étais resté un cheval mal dompté, ruant encore dans les brancards. Ma famille partie, mon remplaçant arrivé, je pris une dernière fois ma voiture et ma tente pour remonter la côte que bordait la grande barrière de corail.

Une mauvaise route la longeait; le pays que je traversais était largement désert. Je campais, je nageais, je respirais les vents de l'océan. J'explorais avidement et pour la dernière fois les merveilleux massifs coralliens.

Mais il me fallait rentrer à Sydney et rendre ma voiture; c'est alors qu'un des journaux de Sydney, connaissant ma réputation de plongeur et sachant que j'étais le seul à avoir fabriqué, à cette époque, des boîtes étanches permettant de faire des photos sous-marines, me demanda de faire un reportage sur la flotte japonaise coulée dans la Baie de Rabaul, en Nouvelle Guinée, pendant la dernière guerre.

Le journal me proposa, bien entendu, d'embarquer dans l'avion mon matériel, y compris mes bouteilles d'air comprimé; j'allais être accompagné par un journaliste australien, un solide gaillard, sympathique, rouge et joufflu. Je serais le photographe et lui le reporter.

La proposition évidemment m'enchantait, et comblait mon goût d'aventure.

Avec mes matériels de plongée et la boîte que j'avais construite pour y loger et manipuler mon vérascope Richard, (à

l'époque le meilleur appareil permettant sous l'eau des photos en trois dimensions), nous nous envolâmes pour la Nouvelle Guinée. Le trajet comportait une première étape sur la côte sud. Je profitais de l'arrêt pour passer dans une pharmacie ; ayant terminé mes achats et au moment de sortir, je me heurtai à une jeune indigène complètement nue, qui venait de faire ses emplettes. Cela me plongea d'un seul coup dans un monde assez nouveau !

Mais notre but restait Ra-baul.

J'avais également, pour cette expédition, fabriqué un aquarium pliant fait de plaques en rhodoïd, assemblées aux jointures avec des rubans de caoutchouc collés. Mon idée était de photographier commodément les poissons tropicaux que j'allais découvrir.

A l'arrivée je déballais mon matériel et dépliais mon aquarium, sur la plage d'une petite île privée à la sortie de la baie. L'idée de cet aquarium pliable m'avait parue fort ingénieuse, mais ne fonctionna pas ! Chaque fois que je remplissais l'aquarium d'eau fraîche et que j'y mettais mes poissons, les parois se couvraient de buée et de gouttes d'eau empêchant toute photographie.

J'avais de même fabriqué un flash sous-marin, pensant très habile d'utiliser l'eau salée comme élément du circuit électrique : cela ne marcha pas non plus ! Par contre ma boîte à caméra, ses boutons de réglages et son système de visée se comportèrent parfaitement.

Deux jours d'exploration aux alentours nous permirent de nous préparer. Le propriétaire de l'îlot sur lequel nous étions installés, un australien transformé en Robinson Crusœ, vivait avec 7 ou 8 femmes pour le servir. Il était très hos-



*Boîte et détendeur que j'avais fabriqués à Sydney pour plonger et faire des photos*

pitalier et m'offrit même de me vendre, pour presque rien, une île corallienne, d'une centaine de mètres de diamètre, couronnée d'une belle touffe de cocotiers. Mais je ne voyais pas l'usage que je pourrais en faire une fois rentré en France !

Ensuite nous entreprîmes le travail sérieux, c'est à dire la photographie des navires japonais coulés lors de leur tentative d'invasion. La baie n'était pas trop profonde. Je m'aventurai prudemment au dessus des navires et jusque dans leurs compartiments, craignant de me faire coincer avec mes bouteilles sur le dos.

Je fus d'abord impressionné en voyant sur le pont un petit canon recouvert d'une couche épaisse de coraux multicolores et entouré d'un nuage de poissons ; il y avait parmi eux un bon nombre de poissons-papillons dont les nageoires s'ouvrent comme de somptueux éventails japonais, mais dont les pourtours sont hérissés d'arêtes extrêmement venimeuses.

Descendant davantage, je vis que le fond de la baie était recouvert d'étoiles de mer bleu cobalt, dont la couleur n'apparaissait d'ailleurs que lorsque je les remontais en surface et dans la lumière. Je découvris aussi dans une cabine une petite soucoupe de porcelaine bien japonaise, ornée d'un chrysanthème ; je l'ai gardée en souvenir.

Je pris beaucoup de photos, bonnes sans plus, mais qui furent appréciées.

A l'entrée de la baie un cône volcanique fumait encore ; il n'avait pas eu d'éruption depuis très longtemps mais le cratère émettait encore quelques vapeurs soufrées. Les pentes extérieures du cratère restaient toujours chaudes, et une variété d'oiseau de mer s'y était curieusement adaptée : ces oiseaux pondaient leurs œufs dans le sable chaud qui servait de couveuse. Nous visitâmes aussi les environs de Rabaul, et le marché des pêcheurs où on trouvait parfois de superbes coquillages, je manquais l'achat d'une rare « porcelaine dorée » que je regrette encore.

Nous allâmes ensuite visiter la jungle autour de Rabaul. Il faisait très chaud. Un papou, pour nous désaltérer, trancha une liane, d'où jaillit aussitôt une eau pure et fraîche. Nous aurions volontiers poursuivi nos explorations, mais le journal

nous demanda de regagner Sydney ; c'est ainsi que se termina ma carrière journalistique. Je m'organisai alors pour rentrer à Paris, par petites étapes au travers du Pacifique, laissant définitivement l'Australie derrière moi.



*Etoile de mer bleue (baie de Rabaul)*



*Pêcheur sur le Nil*